

Recquignies dans les guerres mondiales

Dimanche 7 avril 1912 : concordance des temps

Texte de Jérôme Canny

Si l'Europe est le théâtre majeur des deux guerres mondiales, les habitants de Recquignies ont aussi connu leur lot de misères entre 1914 et 1945. Durant la Première Guerre mondiale, comme tous les villages du Nord de la France et de Belgique, les Réchigniens ont pris leur part. Une bonne grosse ration de peur, d'incendie et de mort.

Les habitants de la vallée de la Sambre s'en seraient bien passés. Ils avaient en tête la guerre de 1870. Ils pensaient à commémorer les morts de cette guerre contre la Prusse. Aucun ne savait alors que leur village allait être envahi, incendié, un jour. Aucun ne savait que la Sambre allait être la porte d'entrée des armées allemandes en Belgique et vers Paris. Aucun d'entre eux n'imaginait que le 6 septembre 1914 ne leur ferait pas penser à la victoire française sur la Marne. A la place, ils auraient treize hommes fusillés. Plutôt que les taxis de la Marne, ils auraient un convoi de chagrin et de deuil.



RECQUIGNIES — Monument Commémoratif.
Le dernier coup d'épaulé, 7 Avril 1912.

Le 7 avril 1912, le Titanic navigue encore près du port anglais de Southampton, avant de sombrer, comme l'Europe ensuite dans les guerres mondiales. A Recquignies, c'est un grand moment puisque les hommes sont réunis pour la photographie. Après avoir donné de nombreux coups de pioche et de pelle, ils donnent « le dernier coup d'épaulé », nous dit cette carte postale ancienne. Ils semblent fiers. La souscription publique a bien fonctionné. Armés de râtaux et de binettes plutôt que de fusils Lebel, ils luttent paisiblement. Ils terrassent, nivellent et ratissent comme pour s'entraîner à creuser les tranchées de l'été et de l'automne 1914. Robert Doisneau, qui naîtra une semaine plus tard, l'aurait faite plus vivante cette photo ! Nous ne connaissons pas leurs noms, mais nous redécouvrons leurs visages. Qui sait, peut-être qu'un lecteur ou une lectrice s'en souviendra ou reconnaîtra un air de famille ? Le recensement de 1906 nous rappelle les noms des familles de Recquignies, 1436 habitants et 326 maisons. Grand rue : May, Richet, Dubuissez, Henry, Gueffier, Lalisce, Decroix, Horgnies, Ronval, Fourchet, Paris, Degeye, Eloire, Charlot, Lejeune, Lorban, Lebeau, Leroy, entre autres, ex-ruraux et d'Outre-Quévrain attirés par l'industrie.

Après un hiver sans neige, le printemps a été très doux. Les arbres sont encore nus et la terre est encore pelée. Les manouvriers de la photo ont fini leur ouvrage dans les gelées de printemps. Les canicules meurtrières de l'été 1914 restent encore lointaines. Cet obélisque de pierre ne suffira pas à établir la concorde entre les Européens. Ces hommes sont rassemblés. L'union fait la force comme le proclame la devise des voisins belges. Eux lisent sur le monument : « Gloire à la France éternelle, Gloire à ceux qui sont morts pour elle ». Elle est tirée d'un hymne de Victor Hugo, tiré des *Chants du crépuscule*, de 1835.

Nous voyons quatorze hommes d'âges variés. Une bande à Bonnot pacifique. Tous portent la casquette ouvrière. Sans doute certains sont-ils ouvriers aux forges ou aux glaces. Ils sont encadrés par deux gardes-champêtres et un homme en chapeau : est-ce Emile Lebeau, le maire ? Un patron ? Il y a aussi deux jeunes garçons. Ils se sont endimanchés puisque nous sommes le dimanche 7 avril 1912. C'est le jour de Pâques. L'un d'eux tient à la main droite un arrosoir. Penché vers le sol, il paraît indiquer que les larmes vont continuer de couler sur cette terre argileuse.

Cette photographie tranche d'ailleurs avec une seconde image, celle de son inauguration deux semaines plus tard le 21 avril 1912. Si on peut distinguer son socle en béton semble-t-il, on est frappé par l'absence humaine. Sans doute le photographe a-t-il tout simplement pris son cliché avant la cérémonie.

En 1912, en France, Poincaré tient la tête du gouvernement. Armand Fallières préside la III^e République. En Tunisie, la révolte gronde et le bey de Tunis vient de recevoir quelques ministres de la République. De même, la France exerce son protectorat sur le Maroc après la canonnade allemande à Agadir l'année précédente. Une gymnastique coloniale peu artistique et en équilibre instable.



Ailleurs, les armes sont déjà en mouvement. Les Italiens combattent en Grèce, tandis que la guerre civile couve en Irlande. D'ailleurs le quotidien de Jaurès *L'Humanité* titre ce 7 avril 1912 « *La guerre* ». A lire plutôt comme une critique, un rejet que comme une prémonition.

De bonnes nouvelles aussi. Grâce à l'opium du peuple déjà. Ce 7 avril, le parc des princes rouvre ses portes nous rapporte *l'Auto-journal* d'Henri Desgrange. Les géants de la piste s'échauffent les cuisses pour un sprint d'une heure autour de l'anneau. La grippe espagnole de 1918 n'a pas encore fait chuter Georges Parent, le champion du monde cycliste et savoyard de 27 ans.

Louis Darragon choisira la piste du vél d'hiv pour tomber la même année. Plus héroïque peut-être. Fauché en plein assaut cycliste à 75km/h. Mort des suites de blessures pistardes. Plus pathétique peut-être de mourir à cause d'une pédale qui se brise ?

Le dix-septième Paris-Roubaix se court le même jour. Départ à six heures du matin de Chatou à l'ouest de Paris. Malheureusement, les forçats de la route n'obliqueront pas par Recquignies. Ils fileront vers Amiens. La vallée de la Sambre aurait sûrement préféré voir circuler un peloton plutôt que la II^e armée allemande ? Charles Crupelandt, le taureau du Nord, règle au sprint Gustave Garrigou, et Octave Lapize, deux précédents vainqueurs du Tour de France. Mieux au palmarès que sa croix de guerre de 1915.

Octave Lapize, comme le grand Georges Carpentier, le boxeur de Liévin deviendra aviateur en 1914. Mais Lapize sera abattu au-dessus de Verdun en 1917. François Faber, Léon Flameng, Jean Bouin, Geo André, l'hécatombe de 14-18 touchera autant les sportifs que les Réchigniensiens.

En 1912, Karajan apprend le piano. Gustav Klimt peint le second portrait d'Adèle Bloch-Bauer, épouse d'un riche industriel du sucre autrichien. Neuhaus utilise aussi du sucre pour inventer la praline belge. Les familles d'Eugène Ionesco et de Marguerite Yourcenar s'installent à Paris. Debussy compose à cinquante ans son célèbre solo pour flûte intitulé *Syrinx*. Maurice Thorez devient trieur à la mine de Dourges et Pétain professe la tactique militaire à l'école de cavalerie de Saumur. Marcel Duchamp compose et décompose son *Nu descendant un escalier*, entre cubisme et futurisme.

Surtout, Blaise Cendrars publie dans la revue franco-allemande des hommes nouveaux, son recueil « *Les Pâques* ». Il écrit : « *Cent mille toupies tournoient devant mes yeux. [...] Je ne pense plus à vous* ». Entre passions et Passion. Preuve que le tourbillon de 1914 aurait pu prendre une autre tournure et les « cent mille toupies » du poème auraient pu tourner autrement. Cendrars n'aurait pas eu la main coupée en 1915 et Recquignies la croix de guerre. La grand rue ne serait pas restée figée au 6 septembre 1914 et la grand place pas encore créée n'aurait pas eu besoin d'être marrainée par la ville de Nice. Les funambules européens ne se seraient pas transformés en fossoyeurs en prenant le risque de laisser la violence faire son œuvre. Les passions auraient pu être contenues, les treize otages rester libres et vivants. Comme disait le père de l'Italie et enfant de Nice, Giuseppe Garibaldi : « *Il suffit d'avoir vu un champ de bataille pour être ennemi de la guerre* ». Un vœu pieux car le 7 avril 1912, le quotidien *Le Matin* titre, de manière naïve, belliqueuse et terrible : « *l'oiseau de guerre décuplera l'élan du soldat français* ».



A voir absolument : https://archivesdepartementales.lenord.fr/?id=recherche_recensement_1906

►►► Jérôme Canny est originaire de Recquignies, a été élève à l'école du Centre (Place de Nice), et est aujourd'hui professeur d'histoire.

Nous tenions vivement à le remercier pour cet article et nous vous donnons rendez-vous dans le prochain bulletin avec le récit « *Krupp contre les forges de Recquignies* ».